

ATHÉNÉE ROYAL GRAND-DUCAL DE LUXEMBOURG.

DISCOURS

prononcé

A DISTRIBUTION DES PRIX,

le 19 août 1852,

par M. MULLER, directeur de l'Athénée.

MESSIEURS,

L'Athénée se félicite de voir accourir à cette fête juvénile toutes les illustrations de la cité : les sommités de l'Administration publique, les représentants de l'Eglise et les citoyens honorables de tous les parages.

C'est avec une satisfaction respectueuse que nous voyons assis à côté de nos magistrats, ces illustres généraux, qui représentent notre grande patrie, et qui nous rappellent le souvenir de tant d'officiers distingués de l'armée prussienne qui ont été élevés dans cette enceinte.

Organe des professeurs et des élèves, j'ai l'honneur d'exprimer à la brillante assemblée, notre commune gratitude pour une déférence, que nous interprétons comme un hommage rendu à l'instruction de la jeunesse et comme un encouragement décerné à ses instituteurs.

Messieurs, notre classe de rhétorique fournit cette année au séminaire un contingent de 24 élèves, je demande la permission de leur adresser quelques paroles au moment où ils sortent de nos propylées pour entrer dans le sanctuaire.

Théologiens futurs, en déposant Cicéron et Virgile, vous n'avez pas, comme vos condisciples, terminé l'étude du latin. L'Eglise vous introduira dans la vaste galerie d'une nouvelle littérature latine,

tout aussi élégante, mais plus sublime que celle que vous venez de quitter. A la rentrée des classes, j'aurai l'honneur d'être votre introducteur. Je viens vous lire mon programme.

Il y a 14 siècles, que la gloire des aigles romaines est descendue dans la tombe et que la lance du Germain a remplacé le glaive des Césars. — Rome avait semé sa langue autour de son étendard. L'Italie, les Gaules, l'Espagne parlaient latin.

Les enfants de la Germanie ont arraché l'étendard de Romulus, mais ils n'ont pas pu extirper le gazon qui l'entourait. Vainqueurs, ils ont subi le joug des vaincus. Ils ont fini par oublier leur allemand pour parler latin. Les langues italienne, française et espagnole sont restées comme le trophée indestructible de la ville aux sept collines, portant pour inscription ces mots : « Le génie de Rome a passé par ici.

Elle pouvait mourir glorieusement, la langue du Capitole, en jetant son dernier regard sur le fruit de ses entrailles, sur ses trois filles qu'elle a placées sur trois des plus beaux trônes de l'Europe. Mais est-elle réellement décédée, la langue latine ? Ne l'appellez pas une langue morte, mais la langue immortelle. Quand son empire s'est écroulé, elle a quitté le monde pour se retirer dans un temple. Ce n'est pas un décès, c'est une glorification. Elle était prédestinée à devenir l'organe de la prédication chrétienne et la langue officielle de l'Eglise.

Lorsque fier d'avoir donné à sa langue nationale la souplesse poétique de Pindare, le musical Horace s'est écrié : *Exegi monumentum ære perennius*, « je laisse un monument plus durable que l'airain et plus élevé que les pyramides de l'Egypte », il était prophète sans le savoir.

C'est dans sa langue que l'Eglise prononce ses bénédictions, qu'elle confère ses Sacrements, qu'elle chante la gloire du Seigneur, et c'est dans sa langue que sont écrites les brillantes traditions séculaires du Catholicisme.

L'Orient avait déposé ses trésors devant la crèche.

L'Occident a déposé les siens au pied de la croix.

Le pays des aromates a donné ce que la terre a produit, la patrie des Muses a donné ce que son génie avait enfanté.

Langue véhiculaire de la conquête, le latin a deux fois vaincu le monde ; la première fois par le sang des légions et la seconde fois

par celui des martyrs. Quelle destinée! la sanglante Bellone changée en Madelaine et arrosant de ses larmes les pieds de Jésus-Christ. Ainsi s'est accomplie la parole du prophète: *afferte Domino patriæ gentium, afferte Domino gloriam et honorem.*

L'Eglise catholique possède dans sa chorégie le répertoire poétique le plus complet du monde. C'est un musée d'antiques dans lequel se trouvent juxtaposés, par ordre de siècles, tous les soupirs que les plus nobles enfants des hommes ont exhalés vers le ciel, depuis le cantique de Moïse sur les bords de la mer Rouge, jusqu'à l'office de l'immaculée conception, publié sous le pontificat de Pie IX.

Passons rapidement devant la galerie de ce musée. Vous y verrez toutes les formes que la poésie a revêtues chez les différents peuples de la terre.

Les formes orientales: le parallélisme, qui n'est pas une cadence, mais un flux et un reflux, une voix qui entonne et un écho qui répond à l'intonation. L'allégorie, l'énigme favorite des Orientaux, la poésie des prophètes, qui a trouvé son couronnement dans les paraboles de Jésus-Christ.

Après le luth de ces prophètes et la harpe de David, vient la baguette d'Homère et la lyre d'Horace. Tous les rythmes classiques de la Grèce et de Rome, du plus simple au plus complexe, se retrouvent dans l'hymnologie de l'Eglise. La religion ne dédaigne pas les beaux-arts, elle les ennoblit.

Quand vous aurez contemplé les palmiers de l'Orient et les lauriers de l'Occident, nous passerons plus loin pour voir les chênes du Nord.

Au milieu des ténèbres du moyen-âge, les plus étincelantes étoiles ont éclairé le firmament chrétien.

Au bruit toujours renaissant des batailles et à la vue de ces conquérants à longues lances, les Muses effrayées se sont réfugiées dans les couvents.

Dans cette solitude elles ont oublié la prosodie, mais elles ont été initiées aux méditations des anachorètes et elles ont préludé aux natalities de la poésie moderne, en chantant en chœur le *Salve Regina*, le *Stabat Mater dolorosa*, le *Lauda Sion Salvatorem*, et le *Dies iræ, dies illa*.

Il y a trois éléments dans cette production nouvelle. Il n'y a de classique que les mots, parce qu'ils sont latins. C'est la cendre de

Rome qui ne s'éteint pas. — Il y a ensuite l'accentuation de la prose, au lieu de la prosodie. C'est le recueillement du cloître. Enfin il y a la rime, l'élément germanique.

Dans les auteurs classiques l'allitération n'était qu'une figure, employée avec sobriété ; mais sous la domination des Seigneurs allemands, elle a été élevée à la puissance d'une poésie. Ils aimaient la rime. Elle est la sagesse de leurs bardes, l'écho de leurs forêts. Ils l'ont mise dans la balance comme le glaive de Brennus à la naissance de la poésie romane. Les troubadours ont été obligés de rimer pour leur plaisir. Singulier contraste. Ils ont accepté une langue étrangère, mais ils ont créé une poésie nouvelle. Leur bouche s'est laissé romaniser, mais leur oreille est restée germanique.

Notre poésie liturgique n'est une collection d'antiques que sous le rapport des matériaux qu'elle renferme. Si je considère la partition et la coordonnance artistique des pièces, je dois lui donner un autre nom. L'office de l'Église est une action dramatique, calquée sur les formes élégantes de la tragédie grecque.

Elle commence par une entrée processionnelle comme le Roi Oedipe de Sophocle. Elle a ses euchologies, ses hymnes, ses chants dialogués, précédés et suivis de l'épiphonème. Elle a, ce que les Grecs aiment surtout dans leurs tragédies, des monologues narrateurs. Les chœurs écoutent le récit de l'anagnoste et ils le couvrent de leurs acclamations lyriques, divisées, comme à Athènes, en strophe, antistrophe et épode.

Quant au cothurne des acteurs, aux décorations de la scène et à l'orchestre, ... les voûtes de nos cathédrales gothiques, les orgues de nos jubés, le cérémonial de nos pontifes, les ornements de la chapelle, les toiles animées par le pinceau des Rubens, le chant grégorien, nos messes en musique, nos *adagio* italiens... non. Allez dire à la patrie de Périclès, qu'elle est effacée.

Si j'étais bibliothécaire et qu'un amateur d'antiquités vint me dire: Je désire voir les chefs-d'œuvre de la poésie ancienne, je placerais sous ses yeux les quatre étoiles de la Grèce: Homère, Pindare, Sophocle, Théocrite, et les trois étoiles de l'Italie: Virgile, Ovide, Horace, et je dirais: M. le paléophile: voilà la constellation classique.

Puis tirant un bréviaire de ma poche, j'ajouterais: Mais voici bien autre chose. C'est un album dans lequel toutes les générations, depuis le déluge jusqu'à nos jours, ont inscrit un souvenir religieux.

Ce nobiliaire de la piété universelle est plus étincelant de poésie que les plus beaux dithyrambes de ces grands maîtres de l'art.

Je ne parle pas par hyperbole. Je mesure d'un regard attentif la portée de mon assertion et je la discute avec calme.

Qu'est-ce qui constitue la beauté poétique? N'est-ce pas le sublime de la pensée et l'élégance de la forme?

Les symboles de Memphis, de Tyr et de Babylone expriment des pensées ingénieuses, mais ils sont grotesques dans leur expression.

La Grèce a été plus artiste. Elle a anthropomorphosé le symbole. Ses Dieux sont des hommes et son Olympe est une cour. Apollon appuyé sur son arc, Neptune sur son trident, Hercule sur sa massue, ce sont des princes. Cérès, couronnée d'épis, portant sa gerbe et sa faucille, et ce joyeux Bacchus, guirlandé de pampre, qui vous présente la coupe de l'hilarité, c'est la fête champêtre. Vient ensuite l'ornement des salons, Thétis et ses Néréides, Diane et ses Nymphes, puis le Seigneur du palais assis sur un trône et regardant la foudre qui dort à côté de lui.

A la bonne heure, voilà la vraie poésie. Ce sont des mythes payens, me direz-vous. Oui, sans doute; mais permettez-moi d'admirer la plastique qui représente les frimas de l'hiver, par la mort d'un Adonis et le deuil d'une Cythère; permettez-moi surtout d'emprunter à ces fables badines un argument sans réplique en faveur de l'apologie chrétienne.

Le génie du peuple le plus spirituel qui ait brillé sous les rayons du soleil, n'a enfanté cette belle et puérile Mythologie que pour proclamer une grande vérité, pour annoncer à toute la terre, que la Divinité n'est intelligible à l'homme que voilée sous les traits et sentie par les affections de la nature humaine.

S'il en est ainsi, je me présente hardiment au concours, mon bréviaire sous le bras, et je réclame la première palme pour la poésie de la Foi chrétienne.

Platon a dit, que si la vérité pouvait apparaître à nos yeux corporels avec tout l'éclat de ses charmes, le genre humain se prosternerait pour l'adorer. Dieu a réalisé l'idéal de Platon. Voulez-vous voir cette beauté suprême, devant laquelle les impuissantes fictions des poètes s'effacent comme les fantômes de la nuit devant l'astre du jour; voulez-vous voir la sagesse toute puissante, l'amour ingénieusement secourable; voulez-vous être ravis d'une admiration

sublime, ouvrir votre âme à une consolation qui fait couler vos larmes, venez contempler l'enfant Jésus entre les bras de sa mère. Platon et Aristote, le sublime que vous avez cherché dans les replis du génie, il est dans l'humble exclamation de la Vierge extasiée :

Qui creavit me, requievit in tabernaculo meo. Laeva ejus sub capite meo et dextra illius amplexabitur me.

Je demande la permission d'appeler l'attention de tous les esprits méditatifs sur la complexité idéale de ce mystère, je désire l'énoncer avec la piété du Chrétien et l'analyser avec le regard scrutateur d'un anatomiste.

Le plus noble sentiment du cœur humain, n'est-ce pas l'amour tutélaire? Il se ramifie en deux rayons. L'un descend du père vers le fils. Vous l'appellez la sollicitude paternelle. L'autre rayon qui part du cœur de la mère, est plus aimable. C'est la tendresse maternelle.

La piété filiale répond à ces deux émanations protectrices, mais elle y répond par des affections différemment nuancées. L'enfant aime sa mère plus affectueusement que son père.

Pour couronner son œuvre, l'Auteur de la nature a dû sanctifier ces deux nuances de l'amour, en dirigeant chacune vers un idéal.

L'homme ne pouvant pas s'élever jusqu'à Dieu, c'est Dieu qui s'est abaissé jusqu'à l'homme. L'incarnation du verbe a rapproché les distances. Jésus-Christ est la synthèse qui unit les deux extrêmes, la Divinité et l'Humanité.

Mais ce Dieu Sauveur que je bénis et que j'adore, il est encore bien au-dessus de moi. Il est mon créateur et mon juge. Je voudrais avoir un anneau intermédiaire entre lui et moi; une créature sans tache, pleine de charmes et de bonté, réfléchissant dans le miroir de mon âme le divin amour sous les traits de la tendresse maternelle, et me représentant la miséricorde sans me rappeler la justice.

Il ne me suffit pas d'avoir un père dans le ciel. C'est surtout une mère que je désire y avoir. Je suis un enfant de la terre. Après avoir dit, pardonnez-moi mon père, je désire ajouter: et vous, ma chère mère, protégez-moi.

Le dogme catholique seul a placé Dieu à la portée de sa créature.

La plus aimable des mères vous le montre dans ce sourire de son adorable enfant. Philosophes, gardez votre Être suprême, votre

Grand Architecte, vos Nuées d'Aristophane et vos spéculations acrobates.

La piété filiale que les Catholiques portent à la mère du Sauveur, elle est plus qu'une dévotion. Elle est un besoin du cœur humain, et à ce titre elle est la clef de voûte de la poésie chrétienne.

Indiquons rapidement quelques tableaux de cette poésie, commençons par l'Idylle. La crèche de Bethléem.

Voyez l'illustre descendante des rois se réfugier dans une chaumière. Les hommes l'ont repoussée, mais les anges du ciel sont descendus pour la bénir et pour contempler la plus merveilleuse des merveilles, le Créateur du monde sous les traits d'un enfant, ayant une étable pour palais et une crèche pour berceau.

Voyez les pasteurs agenouillés devant cette crèche, et les rois de l'Orient, surpris de trouver sur la paille celui qu'ils cherchaient sous un baldaquin d'ivoire, déposer aux pieds de cet enfant leur symbolique hommage : de l'or, car c'est un Roi ; de l'encens, car c'est un Dieu, et de la myrrhe pour embaumer cet homme-Dieu, quand on le descendra de la croix.

Passons à l'Élégie. Ecoutez les soupirs du Lévite captif, qui suspend son luth sur le saule pleureur de Babylone. — Voyez Jérémie assis sur les ruines de Jérusalem. Il appelle toutes les lettres de l'Alphabet, l'une après l'autre, pour entonner le refrain de la douleur qui a percé son cœur, et qui s'épanche de ses yeux comme deux ruisseaux intarissables. Ses larmes sont abondantes, parce qu'elles sont prophétiques. Il pleure d'avance l'épouvantable catastrophe, qui sèmera sur toute la terre, comme l'ivraie des champs, un peuple déicide. Si vous voulez sentir le sublime de cette élégie, allez à Rome le Vendredi-Saint, écouter la musique qui l'accompagne.

La Poésie lyrique. Est-ce que par hasard vous avez vu descendre sur le fleuve des siècles un Orphée dont la lyre ait chanté plus majestueusement les merveilles de l'univers que ne l'a fait le Roi-Prophète sur sa harpe ? L'Eglise est l'asile des émotions lyriques. Les commentaires mêmes des odes chrétiennes sont sublimes. Les parfums que la pièce exhale inspirent le commentateur. — La prose de Saint Bernard, quand il analyse la douleur et la gloire de Marie, elle est plus poétique que les vers de Virgile.

Le commentaire que Saint Alphonse de Liguori a écrit sur le *Salve*

Regina, n'est-ce pas l'accent qui accompagne une lyre? N'est-ce pas une voix de Philomèle, le soupir d'une colombe?

Aucune poésie n'offre à l'imagination autant de charmes que la chorégie de l'Eglise. Elle est une continuelle allégorie. Le sens littéral des psaumes est comme une gaze transparente qui voile légèrement un tableau analogique, mais plus sublime.

Le dimanche de Pâques l'Eglise chante l'entrée triomphale du Roi David, revenant de la bataille, précédé de son cortège qui, à l'approche de la ville, répète, au bruit des fanfares, le joyeux refrain : *Ouvrez les portes à deux battants au plus redoutable des rois.*

Pour célébrer la descente du St-Esprit, le jour de la Pentecôte, elle chante dans ses Matines le psaume 103, qui est une description magnifique du spectacle de la nature. Elle relève, comme antienne, le verset célèbre : *Emitte spiritum tuum et creabuntur.* «Que du zéphir la chaude haleine vienne ranimer la terre et qu'elle rajeunisse au sourire du printemps.»

A la fête des Apôtres, elle chante le brillant éclat des astres et la marche victorieuse du géant des cieux.

Le berger, conduisant son troupeau sur les gras pâturages, c'est le psaume de la Fête-Dieu.

La vigne qui tapisse le mur, et les jeunes oliviers verdoyants, l'ornement de la maison, c'est la Sainte-Table.

Ces poétiques allusions sont surtout ingénieuses, lorsque l'Eglise exalte la gloire du lis au milieu des épines. L'office de la Sainte Vierge est un parterre allégorique qui exhale tous les parfums de l'Orient.

Mais c'est à la Tragédie que j'attends mes concurrents. Elle est le point culminant de la littérature poétique. Les Romains n'en ont pas. Leur tragédie, c'est le cirque. Les acteurs, ce sont les gladiateurs et les lions; et pendant trois siècles le sang des Chrétiens a payé les frais de la représentation.

La Grèce a un beau répertoire dramatique. Elle a les Eschyle, les Euripide et les Sophocle. Eh bien, établissons la comparaison.

Le mérite d'une tragédie consiste dans la valeur des émotions qu'elle excite.

Les grands événements nationaux mis en scène ont produit à

Athènes un effet immense. Les Perses d'Eschyle, par exemple, c'est la gloire de Salamine, applaudie par les marins de Thémistocle.

Lorsque leurs poètes cherchent le grandiose dans la Mythologie, la scène devient épouvantable. Prométhée, OEdipe, Oreste. Quels tableaux ! En bas, des malheurs, des larmes, des sanglots, qui déchirent l'âme. En haut, des Dieux capricieusement vindicatifs et inexorables à l'humble prière des mortels. C'est tragique. Oui, mais c'est lugubre, c'est désolant. C'est la poésie de l'enfer, la Fatalité d'un côté et le Désespoir de l'autre. Ils mettent aussi en scène des héroïnes, Hécube, Electre. Ce sont là de grandes infortunes, des plaintes touchantes. Mais cela n'est pas parfait, parce que ce n'est pas chrétien. Je détourne mes yeux des fureurs de cette Hécube, qui se métamorphose en chienne enragée. Je ferme mes oreilles au cri de sang de la fille de Clytemnestre, qui anime son frère à poignarder sa mère.

Dieu a laissé la tragédie grecque se développer sur une grande échelle, pour montrer à l'apologiste futur, à quel sublime ont abouti les efforts des plus beaux génies avant que la lumière de l'Evangile eût éclairé la terre.

Voyons la tragédie chrétienne.

Le théâtre de Périclès était en plein air, sur une hauteur qui dominait la ville d'Athènes. Le nôtre aussi est sur une élévation. La scène se passe au sommet du Calvaire.

Quel est cet homme que l'on traîne au supplice ? Son juge le proclame innocent, en le condamnant comme coupable, et il croit laver sa conscience en se lavant les mains.

On l'a flagellé jusqu'au sang comme le plus vil des esclaves. Tout son corps est meurtri. On lui a enfoncé dans la tête une couronne d'épines comme un burlesque diadème. Un peuple féroce lui hurle ses imprécations, l'accable de ses outrages. La victime innocente est clouée sur une croix. O vous tous ! qui passez par le chemin, venez voir s'il y a une douleur comme la sienne. — Cependant aucune plainte ne sort de sa bouche. C'est un agneau que l'on a conduit à la boucherie. Ses lèvres mourantes articulent une amoureuse prière pour ses bourreaux.

Au pied de la croix, sa mère éplorée lui voue une compassion indéfinissable. Les hommes ont fui d'horreur et d'épouvante ; mais elle, la Reine des douleurs, ne quitte pas ce gibet sanglant. Chaque

coup de marteau qu'elle entend , chaque goutte de sang qu'elle voit ruisseler est un glaive qui perce son âme. *Moriebatur vivens, dolorem ferens morte crudeliorem.*

Est-ce qu'elle intercède? Est-ce qu'elle supplie? Ses paroles, ses larmes fléchiront peut-être des cœurs de bronze.

Si vous me demandez cela, vous ne comprenez pas le sublime de la scène. Ce cœur déchiré, et ce pâle visage baigné de larmes, c'est l'âme la plus belle qui soit sortie des mains du Créateur. Elle admire, elle adore dans ce moment solennel l'idéal de l'amour; l'amour d'un Dieu qui triomphe, par ses souffrances, de la haine de l'enfer et de la vengeance des bourreaux.

Ravie elle-même dans une extase d'amour, elle présente à la justice du Ciel, comme victime expiatoire, le divin objet de sa maternelle tendresse. Plus elle souffre, plus elle désire de souffrir, parce que ses souffrances sont une offrande, que son cœur aimant et secourable ajoute au sanglant sacrifice de la croix.

Vous assistez à un supplice, mais ce supplice est une victoire digne de l'admiration du Ciel et de la terre.

Ecoutez, s'il vous plaît, le dénouement de ce drame lugubre. Au moment où le sombre nuage de la mort couvre cette tête meurtrie par les épines, venez voir l'auréole de gloire qui perce à travers ce nuage; écoutez l'épiphonème de l'amour triomphateur : *Mulier, ecce filius tuus!* « Femme, voici votre fils. » Il est sauvé, le genre humain, je le place sous votre tutelle. — *Fili, ecce mater tua!* Enfants des hommes, témoignez-en votre reconnaissance à cette mère compatissante. Elle a coopéré par ses amoureuses douleurs à la réconciliation du monde. Elle a donné mille fois son âme pour votre salut. *Consumatum est.* Le mal est réparé, l'enfer est vaincu et l'harmonie de l'univers est rétablie.

Applaudissons avec l'Eglise : *O felix culpa quae nobis talem meruit habere redemptorem!*

Après avoir assisté à cette tragédie là, je vous abandonne toutes les autres.

POST-SCRIPTUM.

Profitant de la composition du journal, j'ai fait tirer quelques exemplaires en forme de cahier, pour complaire aux élèves qui voudraient avoir, les uns un programme des leçons prochaines, les autres un souvenir des leçons passées.

Pour compléter le souvenir de la contubernalité de 1852, je dois ajouter les adieux de mes élèves reconnaissants.

Dans la dernière leçon ils m'ont offert en classe le chronogramme suivant :

FELIX VIVE PII
VALEAS CARISSIME RECTOR!
VSQVE POTENS VIRGO
SIT TIBI PRAESIDIO!

Je leur ai répondu dans le même sens :

DECEDANT ALACRES, GAUDENTES, SINTQVE BEATI
QVOS FOVET AVXILIIS VIRGO PATRONA SVIS.

Cet adieu s'adressant à toute la classe, j'ai éprouvé le désir d'adresser des adieux particuliers à ceux d'entre eux qui se destinent à l'état ecclésiastique.

« Adieux braves et courageux élèves, poursuivez avec hilarité votre sainte vocation. Adieu, élèves reconnaissants, petite phalange d'élite. Un jour vous chanterez joyeusement en chœur dans le silence de la nuit ces psaumes charmants que nous avons expliqués.

ITE PII FORTES, HILARES PERSOLVITE VOTA.
ITE PII, GRATI. PARVA CATERVA VALE.
PSALLITE PERVIGILES PER GRATA SILENTIA LVNAE.
ALTERNIS RESONENT CARMINA LAETA CHORIS.

Ἡμετέρας Φιλίας τόδ' ἔπος κειμήλιον ἔσται.